

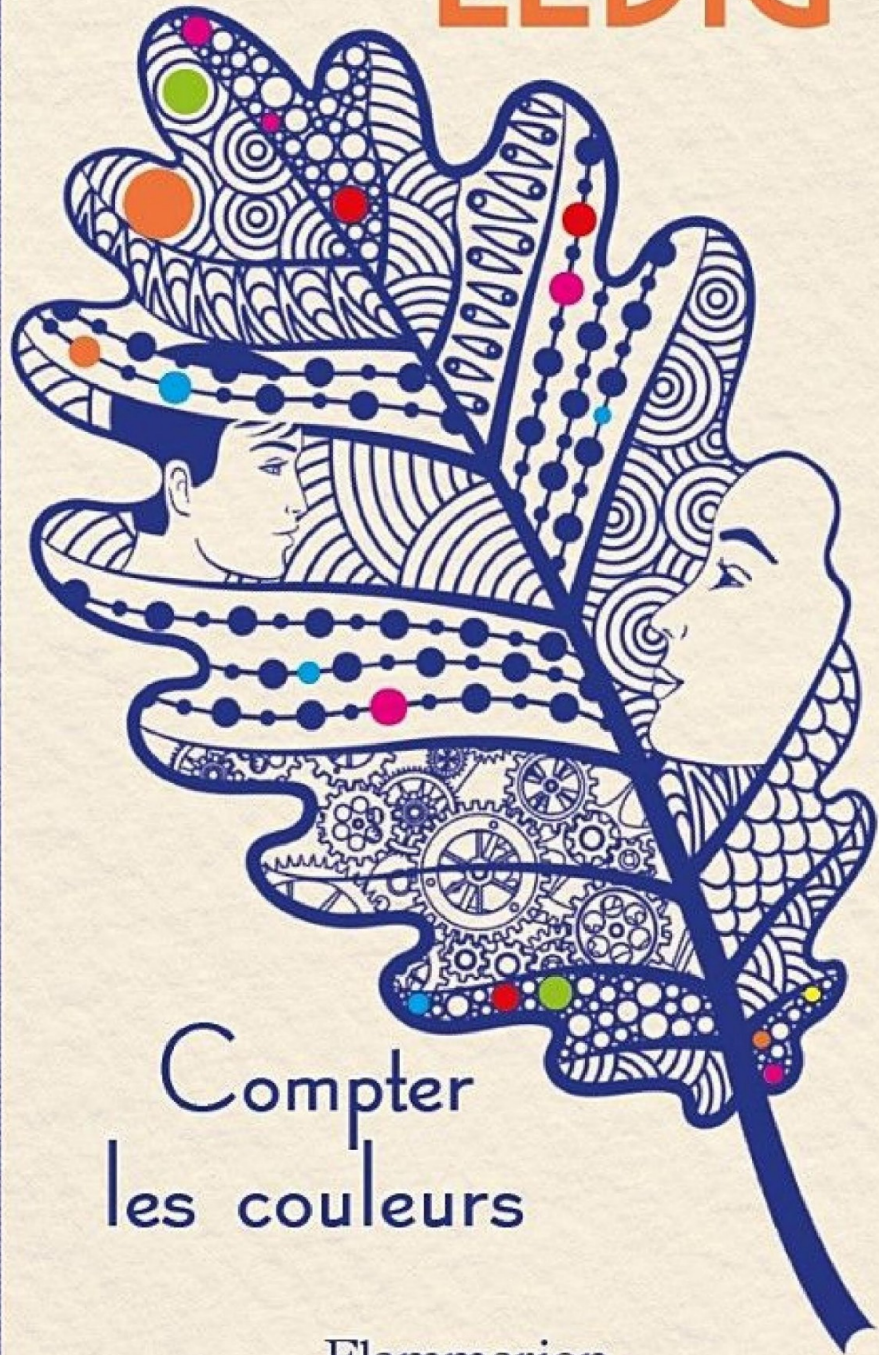
AGNÈS  
LEDIG



Compter  
les couleurs

Flammarion

AGNÈS  
LEDIG



Compter  
les couleurs

Flammarion



Agnès Ledig

# Compter les couleurs

Flammarion



Agnès Ledig

# Compter les couleurs

Flammarion

© Flammarion, 2019.

ISBN Epub : 9782081505100

ISBN PDF Web : 9782081505117

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081501010

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

## Présentation de l'éditeur

Deux voix, deux visages, deux récits. Édouard, la cinquantaine, répond à Élise, une adolescente de dix-sept ans. Ils avaient pourtant le même âge quand ils se sont rencontrés, quand ils se sont aimés. Ils se retrouvent trente-trois ans plus tard, à travers leur journal intime.

Quel est cet amour si fort, si puissant qu'il peut renaître de la déchirure ?

Après avoir été sage-femme, Agnès Ledig se consacre à l'écriture. Elle publie *Marie d'en haut* en 2011, puis obtient le prix Maison de la presse en 2013 pour *Juste avant le bonheur*. Quatre romans suivront, ainsi que deux albums jeunesse, formant une œuvre dont le succès assure la fidélité de ses lecteurs.

## Du même auteur

*Marie d'en haut*, Les Nouveaux Auteurs, 2011 ; Pocket, 2012.

*Juste avant le bonheur*, Albin Michel, 2013 ; Pocket, 2014.

*Pars avec lui*, Albin Michel, 2014 ; Pocket, 2016.

*On regrettera plus tard*, Albin Michel, 2016 ; Pocket, 2017.

*L'esprit papillon : déployez vos ailes et gagnez en légèreté*, Fleuve éditions, 2016.

*Mon guide gynéco : devenir actrice de sa santé*, Pocket, 2016.

*De tes nouvelles*, Albin Michel, 2017 ; Pocket, 2018.

*Le petit arbre qui voulait devenir un nuage*, Albin Michel-jeunesse, 2017.

*Dans le murmure des feuilles qui dansent*, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de poche, 2019.

*Le Cimetière des mots doux*, Albin Michel-jeunesse, 2019.

*Je te donne, 3 histoires d'amour*, avec Martin Winckler, Laurent Seksik et Baptiste Beaulieu, « Librio », J'ai Lu, 2019.

*Se le dire enfin*, Flammarion, 2020.



# Compter les couleurs

# PROLÉGOMÈNES

20 juillet 1968

Un ultime cri accompagna la déchirure.

« Tête dernière. »

Le reste du corps s'était déjà fauilé entre les chairs tendues.

D'abord une petite paire de fesses molles, tel un sourire en travers de la vulve. Qui se mit à grossir à chaque poussée. La femme en gésine travaillait seule. « Un Vermelin », avait annoncé le vieux médecin qui apprenait encore à ses étudiants les rudiments de la médecine classique.

*Primum non nocere.*

« Les bébés en siège se laissent cueillir comme des fruits mûrs qui choisissent le moment de tomber entre vos mains. Si vous lui touchez les jambes sous prétexte de l'aider à sortir, il risque de lever les bras *in utero* en réaction. On vous a appris les conséquences ! La tête et les bras ne passeront pas en même temps. Les manœuvres obstétricales qui s'ensuivent ne garantissent jamais l'issue. La nature se débrouille quand on lui fait confiance ! Faites confiance à la femme et au bébé, ils savent mieux que nous ! » Par souci d'asepsie verbale, il adressa ces mots à son interne et à l'étudiante maïeuticienne dans le couloir, les obligeant ensuite à garder les bras dans le dos durant la mise au monde, pour honorer la tradition du geste. « Pour un Vermelin, on accouche sans les mains. » Dans les couloirs de la fac de médecine circule une légende universitaire selon laquelle il arriva un jour à ce gynécologue – renommé pour ses pratiques d'enseignement peu protocolaires – de nouer les poignets d'un étudiant trop zélé avec la tubulure d'une perfusion, trouvée dans un tiroir du chariot de matériel.

En comptant la sage-femme de garde, présente depuis les prémices de la dilatation, ils étaient quatre. Notre chef de service détestait que ces sièges soient une curiosité pour la moitié de l'équipe, quand bien même celle-ci fut merveilleuse. Car ces accouchements-là, pour périlleux qu'ils fussent,

laissaient dans le cœur des soignants le souvenir ému d'un instant de pure beauté.

Ah, ce moment où les fesses semblent s'envoler et où surgissent soudain les jambes. Puis l'on voit les longs petits pieds encore fripés se poser et prendre appui sur la table installée à la bonne hauteur, quelques centimètres sous le lit d'accouchement, entre les jambes écartées de la mère.

Courageuse et attentive, cette dernière écoutait les consignes, pressée de se libérer de cet amas de chair. Il n'était pas encore trésor à ses yeux tant il générait de la douleur. Cette partie d'elle-même n'avait alors connu que le plaisir. Cependant, un autre amour se jouait là. Bien plus puissant. Inconditionnel. Qui donnait à la femme la force d'accepter la souffrance.

Quand les bras potelés s'échappèrent du giron vaginal, on annonça à la mère les dernières poussées. Les veilleurs alentour, sans pour autant le dire, savaient qu'au-delà de trois contractions, il faudrait intervenir. Planait sur eux la peur d'une rétention de la tête, qu'un bassin trop étroit pourrait garder, comme un baroud d'honneur à la séparation. Ce genre d'issue imposait des manœuvres précises sans gage de réussite pour sauver le bébé. Le temps alloué serait court, car le cordon une fois comprimé serait incapable de perfuser l'enfant d'un sang oxygéné.

Troisième poussée, le cri, la déchirure.

Et une masse muette dont le silence glaça.

— C'est un garçon.

Les mains de la sage-femme, autour du petit corps bleu-rose, le posèrent sur le ventre maternel, encore gonflé du souvenir de sa plénitude. La femme en blouse frotta la peau collante et fine avec un linge stérile, dégagea la bouche des glaires accumulées, réchauffa le petit, le stimula.

Quelques secondes passèrent, silencieuses, interminables, où l'attente se confondait déjà avec le chagrin de la perte.

Cet autre cri fut puissant. Une autre déchirure. L'air qui envahit des alvéoles neuf mois plissées, grimaçantes de se déployer.

On coupa le cordon.

En ces années soixante, le père était tout juste admis au côté de l'épouse. Le reste relevait de l'équipe médicale.

Après quelques minutes, la sage-femme reprit le nouveau-né pour l'examiner, le laver, l'habiller, et le rendre poupée à des parents heureux. Durant toute la séparation, le petit hurla, comme s'il contenait dans ses cordes vocales toute la misère du monde. Il s'apaisa au contact du sein

maternel, secoué encore d'un chagrin sismique dont les répliques s'espacèrent une fois atteint le refuge du sommeil.

La mère, dans un état second, ne se souciait plus de son entrejambe. Ses bras chantaient plus fort, qui tenaient son bébé.

Le calme revint, dans les draps souillés de vie.

— Comment allez-vous l'appeler ?

\*

À huit cents kilomètres de là, une femme accouchait pour la cinquième fois. Les six premiers garçons, dont deux paires de jumeaux, âgés de trois à dix ans, s'étaient rendormis chez leurs grands-parents. Le père ne put être présent. Il avait obtenu de rester en poste dans un régiment fixe le temps de la petite enfance, non loin de sa belle-famille, à condition de partir en mission aux quatre coins du monde parfois pour plusieurs mois.

Elle n'avait pas peur. Elle connaissait son corps, les signes du travail, comment y réagir.

Deux heures plus tôt, les premières contractions l'avaient réveillée. Elle savait. Le temps de lever les frères, de confier à chacun le petit sac en tissu préparé à l'avance et contenant quelques vêtements pour trois jours, de les installer dans la voiture et de les déposer chez ses parents, à quelques kilomètres du domicile conjugal. La maternité se trouvait ensuite à vingt minutes de route. Elle déclina la proposition paternelle de l'accompagner. À leurs âges, il fallait être deux pour gérer la progéniture agitée. Elle ne tarda pas à repartir, car les contractions s'étaient rapprochées plus vite que durant les naissances précédentes. Les mises en garde de la sage-femme lors de la dernière consultation lui revinrent à l'esprit. *Ne venez pas seule, vous dilatez comme une fleur sous le soleil, ce cinquième accouchement sera rapide.*

Elle se gara devant la maternité, et confia les clés dans un soupir au surveillant de nuit. Hormis l'ascenseur, tout alla ensuite très vite. La mère était calme, souriante. Le bonheur anesthésiait son ventre. L'utérus entraîné savait y faire, la femme autour s'en remettait à lui sans mot dire. Elle espérait une fille, et cette seule pensée lui donnait le courage de la douleur. Les sages-femmes eurent juste le temps de franchir les portes de la salle d'accouchement, de lui ôter sa culotte sous la robe enfilée à la hâte. Le bébé

naquit dans une disposition singulière. La jeune étudiante, qui arrivait en courant, le plateau d'accouchement en main, pleura devant le tableau.

— Votre bébé est né dans sa poche, annonça la sage-femme. Les membranes sont intactes, le phénomène est rarissime. Il porte chance.

— C'est encore un garçon ?

Une auxiliaire revenait déjà, l'appareil photo Polaroid en main pour immortaliser la beauté de cette chrysalide transparente, gonflée d'une eau blanchâtre qui laissait apparaître la tête du bébé, ses mains contre son visage, encore paisible d'y être à l'abri. On dut libérer l'enfant de son cocon thermal pour découvrir la petite fente boursouflée qui provoqua chez la mère un écoulement de larmes heureuses, en même temps que le liquide amniotique s'étalait comme une vague sur la plage de draps à ses pieds.

## UNE SI LONGUE CONVERSATION

1986

## Ce que j'aimerais que tu saches...

Je suis née coiffée.

Je partais bien dans la vie.

Du moins je le croyais jusqu'à hier.

Je ne t'ai jamais vraiment dit d'où je venais. Aujourd'hui, j'ai beau n'avoir que dix-sept ans, j'en ai besoin. Tu comprendras peut-être que je n'ai pas le choix de ce qui va se produire.

Oh ça oui, j'ai été heureuse quand j'étais petite. Surtout d'avoir été une fille après six garçons. Je bénéficiais de la protection de six gardes du corps qui prenaient leur rôle très à cœur. Notre père, en mission longue dans la plupart des conflits armés du globe, partait, uniforme et sac en toile kaki sur le dos, en laissant derrière lui notre mère et sa flopée de petits. Seule à la tête de cette tribu, elle tenait l'organisation d'une main de fer tout en nous apportant le velours de sa tendresse. Nous avions parfois envie de la détester pour sa rigueur qui n'avait rien à envier à celle, militaire, de notre père, mais nous l'aimions. Très tôt, chacun eut à participer aux tâches quotidiennes et les plus grands avaient la responsabilité des petits. Quant à moi, j'ai appris ce qu'une femme doit connaître pour s'occuper de son foyer. Heureusement, elle commence à comprendre que je ne suis plus une gamine et que j'ai envie d'autre chose que de faire des enfants et rester à la maison. À l'inverse, ma grand-mère paternelle m'inculque en cachette, depuis que je suis petite, quelques notions de liberté et d'impertinence. Et puis la joie. Mamé rit tout le temps. Et nous rions de rire. Elle va tant me manquer, elle aussi. Là-bas, qui va m'apprendre tout ce qu'elle m'enseigne ?

Je fus donc choyée dès mes premiers instants par une maman qui m'appelait *son* petit soleil, et une armée de garçons qui, malgré les



chamailleries, savaient faire bloc pour me protéger.

Nous habitons à la campagne. Un paysage vallonné couvert de champs et de prairies, parsemé de bosquets, de taillis, de petites forêts. Nous avons parfois la chance d'y apercevoir des renards, des chevreuils ou des lièvres. En sortant de la maison, il suffisait de marcher cinq cents mètres pour atteindre les chemins de terre et les premiers vergers. La nature nous offrait un immense terrain de jeu et nous en avons bien profité. Mes frères m'embarquaient dans de folles escapades quand notre mère mettait toute la troupe à la porte pour passer la serpillière sans être dérangée. L'aîné portait le plus petit et les moyens, en alternance, poussaient le landau dans lequel j'avais été emmitouflée dans une couverture tricotée. Doté de très grandes roues, il avait l'avantage d'aller partout. Sur les cailloux, dans les champs, même en forêt quand il s'agissait de sapinières. Ils me parlent encore aujourd'hui de ce chemin de colline au sommet duquel ils lâchaient le landau, moi dedans, en visant juste pour que je ne verse pas dans le fossé. Ceux qui m'attendaient en bas pour me réceptionner avaient ensuite le droit d'être les lanceurs au tour suivant. Ils étaient fiers de me décrire cet immense sourire que je leur délivrais à mon arrivée et qui leur prouvait que je me sentais en sécurité avec eux. Par chance, ils n'eurent à déplorer aucun accident. Ils n'osent toujours pas l'avouer à maman. Encore moins à notre père. Aucune frayeur a posteriori ne vaut d'être provoquée.

Ainsi, vivre mes premières années dans une forteresse de fraternité qui faisait office de parc d'attractions m'offrit une jeunesse heureuse à laquelle peu d'enfants peuvent prétendre.

2018

## Ce que j'aimerais te répondre...

Je suis né à reculons.

Peut-être d'avoir senti depuis les entrailles maternelles que la vie au-dehors ne serait pas tendre avec moi. Comme mon nid était doux, chaud, protégé. L'extérieur fut soudain froid, bruyant, immense. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu besoin de bras, de couvertures, de coussins autour de moi, de cabane pour jouer, de petit abri sous l'escalier. Tout ce qui constituait une paroi. Celle qui me manqua dès les premiers instants après l'expulsion.

Ma mère, secrétaire comptable pour le compte de mon père entrepreneur – ils se connurent d'ailleurs ainsi –, était une femme douce et fragile. La peur de mal faire lui collait à la peau, et ma naissance en représenta l'acmé. Elle appliqua à mon encontre, certes en douceur, une inextinguible quête de perfection, soucieuse de mon bon développement. Mon père suivait le mouvement, selon les possibilités de son planning chargé et de ses piètres connaissances infantiles. Il s'appliqua plus tard à m'inculquer de solides principes, comme s'il avait pris le relais de mon marathon éducatif à la fin de l'enfance. Au fil du temps, leurs deux approches instillèrent en moi l'âme d'un bon petit soldat. Mes excellents résultats scolaires ne m'empêchèrent cependant pas de rêver, d'inventer, de créer de mes mains toutes sortes d'objets bricolés avec des bouts de rien.

Ma mère ne cessa de me répéter à quel point, petit, je me cramponnais à elle. Bébé singe en *grasping* permanent dans le pelage de sa maman. La mienne avait la peau très lisse. Si mes doigts glissaient sans pouvoir trouver prise, le contact velouté de sa surface cutanée apaisait un autre de mes besoins archaïques, celui du toucher. À l'inverse, il suffisait qu'elle me pose pour que je pleure. « Un nourrisson aux besoins intenses », répondit un jour

le pédiatre à ses questions désespérées. Elle endura la fatigue, l'incertitude, l'agacement parfois, et se résolvait à me coucher sur une couverture dans la salle de bains pendant qu'elle se lavait, dans la cuisine alors qu'elle épluchait. La perte de contact visuel générait en moi une sensation d'abandon pur, angoissant, abyssal. Elle me portait, me promenait, me câlinait, me berçait, chantait, pleurait. Il arriva – et ils en avaient ri des années plus tard en me le racontant – que mon père, de retour du travail, se retrouve debout dans l'entrée, chaussures aux pieds, veste sur les épaules, les clés de voiture dans une main, et un bébé dans l'autre. Sans lui laisser le temps de protester, ma mère s'était évaporée et se cachait dans la chambre à coucher ou dans la salle de bains, une heure, parfois deux, pour respirer des molécules de temps pour soi.

Il valait mieux qu'elle ne soit pas présente pour constater qu'une fois seul avec lui, je restais calme et silencieux sur le canapé, à le regarder lire son journal ou trier des documents. Étais-je l'éponge qui absorbait les angoisses d'une femme qui voulait bien faire ?

Je mis des mois à m'endormir seul, des années à accepter la séparation. Je m'accrochais à une peluche élimée comme un naufragé à sa bouée. J'en mangeai la moitié, milligramme par milligramme, sans même m'en rendre compte.

Mes premières expériences sociales furent catastrophiques. On m'inscrivit en garderie à l'âge de deux ans, quand ma mère reprit son travail. Je m'accrochais à son mollet quand les prémices de son départ s'annonçaient, et lui sautais dans les bras, secoué par quelques sanglots de soulagement, dès qu'elle franchissait la porte du local en fin de journée. « La confrontation avec les autres lui est difficile. » Les membres du personnel relataient ces détails futiles qui pourtant me traumatisaient. Un jouet qu'un enfant me prenait des mains, être frappé, mordu, ou même bousculé. Je vivais l'incursion des autres dans ma zone de sécurité comme l'invasion guerrière d'une nation par un pays limitrophe.

J'appris tant bien que mal à affronter la collectivité, à me débrouiller pour me réfugier tantôt dans un jeu que personne ne voulait, tantôt dans les bras d'un adulte consentant, pressé de rentrer chez moi après l'école.

Nous habitons une belle maison dans un quartier cossu de Rennes. Ma chambre se situait à l'étage, à côté de la salle de bains et d'une pièce qui pouvait accueillir des amis. Mes parents vivaient au rez-de-chaussée et

montaient rarement le grand escalier en bois qui grinçait joliment et me prévenait de leur arrivée. Je me sentais puissant, à la tête d'un royaume d'une quarantaine de mètres carrés. En sécurité surtout, car la maison était cerclée d'un petit terrain clos.

Si le cocon familial espérait de moi la rigueur escomptée par des parents exigeants, il n'en demeurerait pas moins un port d'attache où l'on peut s'arrimer, à l'abri des tempêtes et des courants trop forts. J'y serais resté plus longtemps s'il n'avait pas fallu entrer dans le rang.

Durant les sept années suivantes, l'institution, geôlier zélé de me voir réussir, me nourrit et me tortura.

1986

À l'école primaire, je n'ai jamais été embêtée. Et j'ai fini par le regretter. La présence de plusieurs de mes frères dans la cour de récréation ou à la sortie des classes dissuadait les garçons de toute approche, par crainte de représailles. Je regardais mes copines devenir princesses de contes de fées, sauvées par des chevaliers qui faisaient semblant de les délivrer en haut de cet escalier-donjon au fond de la cour. Leurs joues trahissaient l'émotion des premiers émois. Mince alors ! Moi aussi, j'aurais aimé jouer de résistance alors que je crevais d'envie de me faire enlever. On me privait de cette agitation douce, dans ce château trop bien gardé par mes frères, armés de leur âge imposant, tels des dragons puissants. L'année de CM2 me fit prendre conscience de la nécessité de m'affranchir de leur protection, d'abord pour apprendre à me battre seule, ensuite pour goûter à un semblant de liberté.

En début de CM1 est arrivé un garçon timide. Il n'avait rien en commun avec les petits mâles idiots de la cour de récré. Réservé, seul, discret, il avait de grands yeux verts toujours un peu écarquillés sur le monde comme s'il s'en étonnait. Ses cheveux blonds dessinaient des boucles d'ange et il rougissait facilement. J'ai toujours éprouvé un mélange de peine et d'affection pour ceux qui rougissent. De la peine à l'idée qu'ils souffrent de ces joues traîtresses qui ne leur laissent aucune chance de masquer leurs émotions et qu'ils doivent avoir envie d'arracher dans les situations critiques. De la tendresse pour leur grande sensibilité. J'eus peur qu'on le proclame souffre-douleur des récréations. Il n'en fut rien, même si les élèves agités et menaçants n'avaient pas la même tendresse que moi pour sa timidité. Alors d'où venait qu'on le laisse tranquille ? Ses grands yeux ? Son allure ? Ce qui me fascinait en lui effrayait-il mes camarades et le protégeait-il de leur bêtise ? La solitude qui en résultait ne semblait pas le déranger. Pour attachant qu'il fût, je n'eus jamais le courage de lui imposer

ma présence. Encore moins mes mots que je trouvais tous stupides avant de les avoir ne serait-ce qu'imaginés. Une seule fois, il s'approcha de moi dans la cour, pour me dire qu'il aimait mes fossettes. J'avais souvent entendu cette petite remarque dans la famille, dans le cercle d'amis de mes parents, parfois même de la bouche d'inconnus dans une salle d'attente ou au cinéma. Jamais elle ne me fit autant d'effet que ce jour-là. Tel un grand seigneur de passage dans une contrée lointaine qui lance un compliment anodin à une simple servante lors d'un banquet. Mes copines passaient leur temps avec les petits chevaliers, elles ne comprenaient pas que j'en reste là, que je ne lui tourne pas plus autour, dans la cour.

Je les trouvais futiles.

J'avais eu le compliment d'un seigneur. C'était suffisant. J'en fus comblée pour le reste de l'année.

Je ne savais pas si j'étais amoureuse. Je suppose que oui. Et je pense encore à lui aujourd'hui, presque dix ans après. Qu'est-il devenu ? Vient-il de passer son bac, lui aussi ? Entrera-t-il dans une case ? En couple, père de famille, les clés de la maison dans la poche de sa veste, un chien au bout d'une laisse. Est-il retourné dans les pages d'un album de conte de fées ? Peut-être inventera-t-il un modèle inexistant. Peut-être n'était-il pas tout à fait humain.

L'école primaire constitua pour moi un espace étouffant. Je fondais tous mes espoirs sur le collège, où je m'étais promis d'aborder mon seigneur aux joues rouges et aux boucles blondes si je le croisais dans la cour.

Je me réjouis donc, durant toutes les vacances d'été, d'entrer enfin en sixième. À mes yeux, le summum de l'émancipation. Des centaines d'élèves, des dizaines de salles de classe, des endroits où se cacher du regard des autres, des horaires libres et la capacité de s'échapper en ville quand un cours sautait en fin de journée et qu'il fallait attendre le car de ramassage. L'entrée au collège promettait une libération, une aventure, une bataille, à l'assaut de mes propres barrières. Ma prise de la Bastille à moi. Et pour la deuxième fois depuis que nous avons quitté la petite enfance, notre père nous annonça subitement qu'il allait être attaché à un autre régiment, dans un coin de France dont nous ignorions tout, nous faisant perdre des amoureuses pour les aînés, des repères pour les cadets. Et moi, l'espoir de retrouver le chevalier aux grands yeux verts écarquillés. Ce déracinement social régulier participa sans doute à la cohésion de la fratrie

et au besoin de nous tenir chaud, mais il opéra en chacun de nous une difficulté à s'attacher.

En attendant, ma grand-mère me réconfortait, persuadée que quelques biscuits maison accompagnés d'un chocolat chaud constituaient un remède à tout. Cela fonctionne d'ailleurs au-delà de l'enfance, car elle me le propose encore aujourd'hui et ça me fait du bien. Elle me prépara donc à ce nouveau défi. Elle n'était pas inquiète pour moi. Depuis toute petite, je bravais les interdits, et je ne me faisais jamais attraper. Comme disait Mamé, j'avais ce talent de comédienne, assorti d'un sourire enjôleur qui me sortait de certaines situations délicates avec brio. Elle aimait beaucoup cette expression. Avec brio. J'avais six ans quand elle l'employa pour la première fois, et je crus qu'elle parlait alors d'un ami italien. À la fin du mois d'août, quelques jours avant l'entrée en sixième, alors qu'elle faisait la vaisselle, elle me dit, l'air de rien, une phrase qui me bouleversa. « Tu es une petite fille qui vit avec brio, ne perds jamais cela. »

Je ne sais pas si elle pourrait encore en dire autant.

2018

J'étais un petit garçon ambivalent. Dès mon entrée en maternelle et plus encore en primaire, je fus saisi de sentiments ambigus envers l'école. Je l'aimais et je la détestais.

Oh, comme j'étais heureux de découvrir, d'apprendre, de comprendre ! Le plaisir d'un exercice de mathématiques résolu, d'une leçon de biologie, d'une sortie nature, les bottes aux pieds et le sac en plastique pour cueillir les trésors de la forêt et les étudier ensuite, dans leurs plus petits détails. Et les poésies à apprendre. Cette musique que les mots jouaient quand je les récitais me berçait au plus profond.

J'étais curieux, insatiable, rempli de questions comme certains le sont de larmes, ou d'autres de colère. En cela, l'école me comblait.

À l'inverse des périodes d'apprentissage pur, encadrées par un adulte respecté, la jungle de la cour et celle de la cantine m'apprirent tel ou tel réflexe instinctif. Du domaine de la fuite. Je rêvais d'un grand frère pour prendre ma défense, casser la gueule des caïds qui me martyrisaient quand ils avaient épuisé les autres cibles. Même un cadet, même une sœur auraient pu m'être d'un grand secours, en témoins gênants qu'on peut brandir à la face des plus forts.

Je suis resté enfant unique. Sans trop savoir si cela m'a aidé à me construire un bouclier. Ou si je suis demeuré nu de toute carapace, laquelle ne put jamais se développer à force d'avoir affronté les vents violents. La seule fois où j'eus l'idée d'évoquer durant le dîner les brimades régulières, mon père me dit : « Ne te laisse pas faire. » Ma mère rétorqua : « La violence n'est pas une solution. »

Que fait un enfant de dix ans au milieu du brouhaha parental ?

Rien. Il attend.



Je n'étais pourtant pas chétif. Cependant, la solidité d'un corps ne protège pas toujours l'intérieur fragile. On savait frapper mes émotions pour les faire déborder. On juge, on se moque, on insulte, on trouve les points faibles, on met à genoux pour humilier, on se moque de plus belle. Cercle vicieux enclenché, pronostic lacrymal engagé. Je serrais les dents et je respirais par le nez à la moindre vague de larmes qui naissait sous leurs mots. En toute chose, l'entraînement permet de progresser.

Je renonçai assez vite au football pour me réfugier dans les parties annexes de la cour, où les filles s'abritaient déjà, recluses pour ne pas déranger ces activités que les garçons imposaient. Elles m'adoptèrent avec plus ou moins d'enthousiasme. Certaines voyaient en moi le garçon inoffensif, à l'âge où exécuter le sexe opposé s'apprend comme les tables de multiplication. D'autres, plus méprisantes, ne me trouvaient aucun intérêt, elles qui déjà se souciaient d'être remarquées, adulées, approchées par les fauves transpirants d'avoir joué des coudes autour d'un ballon.

Estelle se montra attentive à ma petite personne au détour d'un coin calme de la cour. Un rebord de fenêtre où je m'asseyais dans un rituel immuable et rassurant. Je pouvais y surveiller la zone entière entre les bâtiments, fondu dans le mur, car en me calant contre la fenêtre, mon corps disparaissait dans ce petit espace. Occupé à me réciter en moi-même le poème de Maurice Carême sur lequel nous allions être interrogés après la récréation, je la vis s'asseoir à l'autre bout de l'espace. J'étais en CM2. Autant dire que les filles de CE2 nous étaient étrangères.

Elle m'apprivoisa.

La première récréation fut silencieuse. Elle se contenta de balancer ses deux jambes blanches qu'une paire de ballerines ponctuait, tout en regardant l'activité grouillante des enfants.

Le deuxième jour, elle me sourit au moment de la sonnerie, puis sauta le plus loin possible en s'aidant de ses mains. Peut-être pour m'impressionner. Elle y réussit. Moins par le saut que par le petit morceau de sa culotte à fleurs, aperçu dans le mouvement de sa jupe quand elle atteignit le sol.

Le troisième matin, elle me demanda pourquoi je ne jouais pas avec les autres garçons. Elle était en pantalon. « Je suis plus tranquille ici.

— Moi aussi », dit-elle.

La logique aurait voulu que j'enchaîne, que je lui demande son prénom, où elle habitait, quelle matière elle préférait et si sa maîtresse était gentille. Ma coriace timidité n'offrit qu'un magnifique silence, et je n'eus aucun mot

à servir à cette gamine discrète qui, chaque jour, l'air de rien, grignotait des miettes de mon abri utérin.

Puis nous nous mîmes à parler, à nous faire réciter nos leçons. Il nous arrivait de rire. Et toujours, je guettais alentour des regards teigneux et complices, je vérifiais qu'aucun groupe de pies ne l'avait envoyée en mission pour me faire rougir et ensuite se moquer. Elle était petite, jolie, malicieuse. Elle partageait mon rebord. Où était le piège ? Je me posais sérieusement la question, incapable de m'imaginer assez important à ses yeux.

Je me sentais sans défense. Faible de préférer me sauver que combattre. De quelles fuites nobles parlait-on dans les livres d'histoire ? Il y était question de guerres, d'armistices, de batailles, de triomphes. Ma victoire était là, à côté de moi, elle se devinait sous les traits d'une fillette attentive. Gazelle au milieu des chacals, et moi, zèbre heureux de ne plus voir que le blanc de mes rayures.

Heureux et amoureux.

Chaque matin à dix heures, j'allais l'attendre sur mon rebord. Chaque soir après l'école, je la guettais qui s'éloignait dans le sillage de sa mère. Elle se retournait juste avant de bifurquer au coin de la rue, avec la fière certitude que je la regardais encore. Entre nous, le lien était beau et suffisant, à notre échelle d'enfant. Un lien ténu, fragile, insaisissable, qui se limitait aux récréés. Elle rejoignait parfois ses amies, occupées à des jeux de filles, à des cachotteries, à des piailllements aigus.

L'école m'était devenue heureuse, s'était proclamée alliée, et je me levais le matin vibrant de m'y rendre.

Il me suffisait de l'apercevoir pour sentir battre mon cœur et compter les couleurs.

Un jour, alors que la voiture maternelle m'avait déposé en amont de la cour, je vis un chat avancer dans ma direction. Il se faufila entre mes jambes à la recherche de quelques caresses. Quand j'approchai mon bras, il retroussa ses babines, cracha, et me griffa le visage sans raison. En posant la main sur ma joue, je vis des traces de sang au bout de mes doigts. Me dirigeant vers l'école avec l'intention d'aller voir la maîtresse pour qu'elle me soigne, je vis disparaître dans l'ombre de l'entrée un de ces garçons qui m'infligeaient des misères régulières, son bras autour des épaules d'Estelle. J'ignore encore ce qui me tortura le plus, le sourire enjoué de la gamine

volage ou le regard que me lança le vainqueur. Une conjonction certaine des deux et l'idée de prise de guerre définitive qui m'acheva d'un coup de poignard dans le cœur. J'avais perdu.

Les deux genoux à terre, je me contentai d'essuyer la plaie sur mon visage avec un peu d'eau dans les toilettes du sous-sol et me promis qu'on ne m'y reprendrait plus.

Fuir l'amour – et les chats – pour ne pas m'y abîmer.

Je m'y tins des années. Jusqu'à ce que tout bascule.

1986

Je me sentais encore moins à ma place dans cette nouvelle caserne. Plus grande, plus stricte, plus froide, j'y évoluais comme une intruse, une étrangère. Et ce sentiment se poursuivait en classe.

L'école n'aime pas les artistes, les fantaisistes.

J'aurais tant voulu y apprendre à jardiner, jouer de toutes sortes d'instruments de musique, chanter, cuisiner, voyager, danser, coudre, peindre, vivre en société. À la place, des maths, du français, de l'histoire, de la physique-chimie.

Et puis, je n'ai jamais accepté les moules, sauf ceux de Mamé qui m'a appris à faire le meilleur quatre-quart du monde. Mon père voulait que j'entre dans celui d'une scolarité classique et réussie. Je m'accroche pour lui faire plaisir. Il attend de moi de hautes études, dans le sillage de mes frères aînés, déjà partis, pour les plus grands, en école d'ingénieur ou celle des officiers, comme lui. Je déteste ce qu'il fait et le peu que j'entends de ses missions me glace le sang. Je suis pour la paix dans le monde, les petites fleurs au bout des fusils. Ma mère me dit que c'est parce que je suis née en 1968, dans une époque *peace and love*. Elle m'explique que lui aussi veut le bien de tous, qu'il faut des militaires pour défendre les civils, et je ne la crois pas. Elle espère que je comprenne avec l'âge. En attendant, je subis les conséquences de l'engagement de mon père.

J'ai appris à ne pas tisser de relation trop intense. Ni avec les filles, ni avec les garçons. Je sais qu'il faudra que je les laisse derrière moi à la mutation suivante. Poursuivre une relation à travers un échange épistolaire peut paraître exaltant les premières semaines, puis le romantisme s'espace avec le temps, les lettres deviennent rares et disparaissent sans que l'on s'en rende compte. Je ne dois pas avoir l'âme d'une George Sand.

Je n'ai qu'une amie avec laquelle je corresponds désormais. Une seule. Peu importe la distance et la durée du silence, nous nous retrouvons

toujours avec la même simplicité.

Quant aux amoureux, je préférais ne pas leur infliger une rupture en raison d'un départ anticipé. De toute façon, les garçons que je côtoyais ne me touchaient pas. Je pensais souvent à celui aux grands yeux verts. Il m'inspirait, et depuis, j'étais en quête d'un semblant de magie équivalente. Entreprise vouée à l'échec.

Du moins je le croyais.

Je flirtais par-ci par-là, pendant les boums. Si certains paraissaient plus séduisants que d'autres, je les trouvais vite immatures et je mettais fin à la relation avant de m'ennuyer, avant qu'ils ne s'attachent. Mes copines, tout aussi superficielles, voyaient en moi la fille indépendante et libre qui choisit qui elle veut. Moi, je me sentais comme un arbre qu'on déracine tous les deux ou trois printemps, et qui préfère ne pas s'attacher au mauvais tuteur pour reprendre des forces. Ma maman en était un auquel tout le monde s'accrochait. Femme au foyer, elle travaillait plus que la plupart des hommes de sa génération. Je ne l'ai jamais vue craquer sous le poids des responsabilités. Je ne l'ai jamais vue détendue non plus. Sa ride du lion se creusait chaque année et son dos se courbait comme si elle avait entamé un processus irrémédiable de repli sur soi.

Dans un autre genre, ma grand-mère m'offrait de la force et de la stabilité. Je me rendais chez elle à toutes les vacances scolaires, contrairement à mes frères. Il faut dire que cette demeure était bien trop petite pour accueillir une fratrie comme la nôtre. Après la guerre, alors que mon grand-père y avait perdu ses deux pieds, ils avaient acheté une maison dotée d'une boutique qui donnait sur la promenade, en bord de mer, dans la jolie station balnéaire du Val-André. La pension de guerre de son mari ne suffisait pas, ma grand-mère avait ouvert une mercerie et proposé en parallèle de menus travaux de couture pour les vacanciers. Mon grand-père se cantonnait à vivre dans le petit appartement à l'étage, au-dessus du magasin, tant il était laborieux de monter et descendre les escaliers, ce à quoi il parvenait cependant, chaque dimanche, pour arpenter la longue promenade dans son fauteuil roulant. Il réalisait quelques travaux de cordonnerie pour s'occuper et passait une grande partie du temps sur la terrasse qui surplombait le front de mer. Le bercement des vagues apaisait les douloureux souvenirs des combats qui ne le quittaient pas.

Au fil du temps, ma grand-mère transforma son activité pour devenir fleuriste. Elle créait des bouquets magnifiques, harmonieux, originaux. Et

puis un autre fleuriste s'est installé dans la rue d'à côté. C'était moins joli mais moins cher. Alors Mamé a encore changé d'activité en fabriquant des biscuits, à partir d'une recette héritée de sa mère, qui la tenait elle-même de son aïeule. Bretonnes de génération en génération, elles maîtrisaient le sujet. Je n'ai jamais compris comment, à partir d'ingrédients basiques, elle arrive à préparer des gâteaux aussi bons. Peut-être le beurre artisanal produit dans une ferme voisine. Peut-être le réglage du four. Peut-être un peu d'amour. J'espère un jour percer ce secret pour réussir moi-même des biscuits aussi croustillants, aussi dorés, et qui laissent un petit goût d'enfance dans la bouche.

Si je n'ai pas connu la mercerie, Mamé m'a quand même appris la couture, et puis les fleurs et les gâteaux. Je pesais les ingrédients sur la balance Roberval avec les poids de différentes tailles. Je les ajoutais à la jatte dans laquelle elle les mélangeait de ses mains enfarinées. Elle étalait la pâte sur une épaisseur dont la régularité frôlait la perfection et me laissait ensuite y enfoncer les emporte-pièces de diverses formes. Je restais le nez collé à la vitre du four pour surveiller la cuisson pendant qu'elle préparait une nouvelle fournée, et gare à moi si je tardais trop à la prévenir quand ils étaient prêts. Bien sûr, elle ne me laissait jamais rater ce moment, tout en me faisant croire que j'en portais la responsabilité. J'attendais, mon pinceau à la main et un jaune d'œuf battu dans un vieux bol ébréché, prête à badigeonner les surfaces brûlantes et les voir devenir brillantes en quelques secondes.

J'aimais également servir au magasin, peser et encaisser, calculer pour rendre la monnaie, seul moment où je trouvais les mathématiques utiles.

Il nous arrivait de retirer des plateaux entiers de gâteaux trop cuits. Nous jouions, nous riions, nous parlions avec une cliente bavarde, et la fournée devenait secondaire.

Une boîte métallique accueillait ces gâteaux trop foncés que mon grand-père aimait grignoter, le visage offert aux embruns sur la minuscule terrasse. Il avait appris la faim, le froid, les aliments périmés, il ne supportait pas l'idée de jeter ces biscuits pas tout à fait brûlés. Papé savourait leur petit goût de liberté, cette liberté dont il avait tant rêvé en mangeant sa nourriture avariée dans les camps retranchés. Parfois, je tentais quelques variantes dans la recette. Certaines fournées furent heureuses et d'autres un peu ratées. Mon grand-père les mangeait quand même.

Je rêve de pouvoir un jour prendre la suite de l'activité de ma grand-mère.

À mes yeux, sa situation était idyllique. Le bord de mer, les grandes marées, les galets, les ciels chargés, le Verdelet au bout de la baie, les clients, les vacanciers, l'odeur des biscuits, le plaisir de les emballer, d'entendre la clochette de la boutique, en tourner la clé le soir sur une journée de labeur enchanté.

À cette époque, je rentrais de ces vacances le cœur serré avec pour seul plaisir consolatoire de retrouver ma mère et mes frères, du moins ceux encore présents sous notre toit. Recommençait alors le compte à rebours avant les congés suivants et la perspective d'y retourner.

J'aimais chez ma grand-mère cette indépendance acquise à marche forcée, et ce petit grain de folie que je sentais dans chacune de ses recommandations à mon égard.

J'eus par ailleurs la chance qu'elle m'accorde sa grâce vestimentaire en y apportant sa touche de féminité. En bonne petite dernière, j'héritais de la plupart des vêtements que mes frères n'avaient pas réussi à user. Ma mère gérait son budget serré avec une grande dignité et préférait opter pour des repas de qualité que pour quelques frivolités en tissu. J'endossai donc jusqu'au collège une tenue de camouflage faite de pantalons, de pulls trop larges, de tee-shirts informes et de vestes masculines.

Ma grand-mère prit les choses en main avant mon entrée en sixième. Lors des vacances d'été, elle sortit de sa vieille armoire en merisier tout ce qui pouvait m'aller – j'étais grande pour mon âge et elle, petite depuis toujours. Des pièces neutres qu'elle agrémenta de boutons, de rubans, de petites broches crochetées, d'empiècements colorés. De son ancienne activité, elle conservait une réserve dans une énorme malle que j'appelais son trésor de pirate. Elle compléta l'ensemble de quelques vêtements achetés sur le marché hebdomadaire du village, le tout dans une harmonie dont elle avait le secret. À la fin de l'été, j'étais repartie avec une valise pleine de pièces bien à moi. Elle me prépara en parallèle à être fière d'afficher ma fantaisie, et m'apprit à laisser glisser les moqueries et les quolibets éventuels comme l'eau sur les plumes d'un canard, en me disant qu'il fallait prendre exemple sur lui, « paraître impassible en surface sans jamais perdre le rythme en profondeur pour avancer ».

Je fis donc le canard durant l'année de sixième, avec quelques piquûres de rappel en guise de soutien à chaque période de vacances en bord de mer. En

passant en cinquième, j'étais vaccinée contre tout jugement négatif à mon  
encontre, ce qui forçait l'admiration de mes copines vulnérables au moindre  
regard. Certaines essayaient de copier mes tenues. Mais, au milieu de leur  
terne garde-robe, les accessoires colorés les desservaient plus qu'ils ne les  
égayaient. Et puis, elles n'avaient pas ma grand-mère.

Cette femme m'a forgé une âme solide dans un cœur enjoué et je ne la  
remercierai jamais assez.

Elle va me manquer.

Toi aussi.



2018

Quand s'arrêteraient les changements de décors, les lieux de plus en plus grands, de plus en plus anonymes ? J'eus à peine le temps de me poser ces questions que déjà l'enfance m'abandonnait – sans me demander mon avis – pour me précipiter dans une période prépubère hostile, peuplée de boutons, de poils, de complexes et d'hormones mâles.

J'ai longtemps été nostalgique de mon univers fœtal, celui qui me protégeait en son noyau et dont l'expansion des parois se révéla inexorable après le big bang de ma naissance.

L'idée d'infini m'effrayait.

Bien des années, je crus pouvoir me préserver de la grande marche du monde, rester dans l'enfance, ne pas grandir, ne rien affronter des difficultés adultes qui paraissaient insurmontables.

Le collège constitua une secousse importante dans ce processus d'expansion. Je passais du cocon d'une petite école primaire de quartier à un collège-lycée pourvu de trois cours immenses, de cinq bâtiments et de mille deux cents élèves. Que serait le monde sauvage d'une telle structure en regard de la jungle dont je sortais déjà ?

Je retrouverais quelques camarades de classe dont les affinités ne se justifieraient qu'à travers la cohésion vitale face à un Goliath scolaire devant lequel des dizaines de petits David se présenteraient le jour de la rentrée en sixième. Nous nous tiendrions chaud face au géant qui nous materait bien avant que nous n'ayons le temps de nous organiser en bataillon solide. L'ogre nous mangerait et nous régurgiterait environ sept ans plus tard, un bac en poche pour les plus chanceux et, gravés dans le marbre de nos souvenirs, les stigmates de toutes les mésaventures possibles à vivre dans cette institution.

Le jour de la rentrée, je crus avoir la malchance de tomber dans une classe où je ne connaissais que deux filles. Elles se collèrent comme des

siamoises de salle en salle. Me trouver seul parmi les autres élèves changerait ma vie ; je ne le savais pas encore.

Les premiers jours, je m'assis à côté d'un garçon qui semblait tout aussi perdu que moi. Ma nature me poussait vers les blessures des autres, que je sentais parfois avant eux. Cependant, certains désarrois sont impénétrables, celui de mon voisin de classe en particulier. J'entrepris donc de me concentrer sur les leçons, l'emploi du temps à retenir, les salles à repérer dans le ventre du monstre. Je me contentais de me fondre dans le troupeau à chaque interclasse et je repérai vite les élèves de mon groupe de langue pour suivre les bons moutons.

Si je n'avais pas de souci particulier avec les professeurs, en dehors de deux d'entre eux dont tout portait à croire qu'ils avaient raté leur vocation – l'un dans l'armée, l'autre dans l'élevage –, cette solitude me transformait à nouveau en cible. Au même titre que mon voisin transparent et qu'une fille que la nature n'avait pas gâtée et qui fut vite la risée des plus insolentes.

Peu après la rentrée, elle fut prise à partie dans le couloir, alors que nous attendions le professeur de français. Elle se faisait bousculer et moquer à propos de ses cheveux trop raides, de ses lunettes épaisses, de son embonpoint. J'avais pitié d'elle sans être capable de la défendre. Me faire petit m'assurait de ne pas être le prochain sur la liste. Je les observais, stupéfait, impuissant, honteux, quand un garçon intervint.

— Moi, j'aime bien ta coupe, elle te donne des airs de Louise Brooks. Tu sais, cette magnifique actrice américaine des années vingt ?

Personne ne connaissait Louise Brooks. Des recherches au CDI me permirent plus tard de vérifier ses dires, et d'admirer la culture générale de mon camarade.

Cela coupa net la gouaille des assaillantes jusqu'à l'arrivée de M. Clément qui ne remarqua rien, comme à son habitude.

Ce camarade bienveillant fut élu délégué de classe la semaine suivante.

Il était dans mon groupe de langue. Il semblait invulnérable. Calme, souriant. Autonome. Grand.

Tout le monde l'appelait Dédé, en raison de ses initiales. Porter le patronyme du célèbre philosophe Denis Diderot aurait pu lui peser. Il en fit une force en connaissant son œuvre. Il lui arriva même de s'inventer une appartenance génétique pour impressionner, quand cela l'arrangeait, les profs de français.

J'ignore ce qui me poussa à l'approcher. La fascination pour sa personnalité ou le besoin de me sentir protégé par un garçon qui dégageait la force d'un guerrier magnanime. Je culpabilisais à l'idée de me faire aimer de lui à des fins protectrices. Quelle amitié pouvait se construire sur un déséquilibre ?

Il me donna tort en me rendant l'affection que j'eus instantanément pour lui. Quelque chose chez moi – il me l'avoua des années plus tard – le poussa à refermer ses bras sur mes épaules et à ne plus les lâcher.

Nos mains s'empoignaient de façon singulière quand nous nous disions bonjour. Dans les premiers temps de notre rencontre, je scrutais sa façon de saluer les autres élèves. Aucun n'avait mon privilège. Je me sentais envahi d'une sensation étrange, gonflé de fierté et de sécurité.

Si les premières semaines, nous ne nous retrouvions côte à côte que durant les cours, en binôme pour les exposés ou les séances de sport, très vite, nous avons découvert des différences suffisantes pour qu'elles nous comblent l'un l'autre les jours sans école.

Denis était un garçon intelligent, un émotionnel calme, en ce sens qu'il comprenait les humeurs des autres sans en être affecté, ou alors avait-il cette capacité en lui de savoir s'en protéger. Me concernant, si j'avais des compétences intellectuelles honorables, je m'épanouissais dans les travaux manuels. Et j'étais de ceux dont il comprenait les humeurs. Parfois, il me protégeait d'elles.

Face à son aura de sagesse, j'avais le charisme d'une limace.

— Mais non ! Chacun a ses bons et ses mauvais côtés. Arrête de te dévaloriser, tu as de grandes qualités.

Je me pris à le croire.

Sa grâce de prince avait un effet particulier sur les filles qui lui tournaient autour comme des louves en attente d'être choisies. Pour facile qu'elle fût, une séduction frontale ne suscitait aucun intérêt chez lui. Il aimait la complexité, le jeu, la transcendance de l'échec, l'élaboration d'une stratégie positive. Il multiplia les aventures et durant les boums – où il me poussait à l'accompagner – il était sûr de conclure sur un des slows de la soirée, laissant derrière lui les non-élues désespérées qui allaient pleurer dans les bras d'un autre. Au final, les garçons de la meute y trouvaient leur compte.

J'observais ce ballet hormonal d'un œil lointain, moi qui m'étais interdit de retomber amoureux.

— Tu as tort, trois filles au moins sont amoureuses de toi, me disait-il quand je lui parlais de mon renoncement.

Pour lui faire plaisir, il m'arriva d'accorder l'une ou l'autre danse sur Frankie goes to Hollywood ou Scorpion, plus pour la musique que pour la fille. Je me laissais enlacer et me contentais de poser mes deux mains sur ses hanches et de regarder droit devant moi pour m'épargner son regard de biche aux longs cils. Durant le dernier tiers du morceau, au moment où l'on sent que la fin est inéluctable et qu'il faudra changer de cavalier ou aller s'échouer de dépit sur un morceau de canapé, je la sentais se presser contre moi, pencher sa tête sur le côté pour offrir son cou à un baiser. Que je gardais en moi.

Abandonnant la fille à la dernière note de musique et à son amertume, je regagnais ma place, près du buffet disparate, et je cherchais Dédé du regard. La période de slow annonçant une soirée déjà bien engagée, il se trouvait en général dans un coin sombre, à embrasser à pleine bouche une fille. Elle se tortillait sous la main de mon copain, qui avait bravé le tee-shirt et parfois un soutien-gorge pour les plus précoces d'entre elles.

Dès le lundi matin, il testerait l'élue en s'excusant auprès d'elle pour me rejoindre, déclinerait son invitation du mercredi suivant pour aller faire du vélo avec moi. En somme, il proclamait à sa copine qu'il faudrait partager avec son meilleur ami et qu'il n'en serait pas autrement. « Un bon test. Si au bout de trois jours, elle est jalouse, tu imagines plus tard ? » Je le trouvais sévère.

Le passage en troisième et l'été qui précéda cette rentrée me firent l'effet d'une traversée du désert.

Mes parents avaient programmé des vacances en camping-car à l'étranger durant plusieurs semaines ; ceux de Denis avaient planifié le mois d'août dans la maison familiale pyrénéenne. Deux mois d'éloignement, par la force des choses. Même pas de quoi nous écrire ou nous téléphoner. Le seul signe de vie durant cet été fut la carte postale trouvée à notre retour respectif.

Je pris conscience du manque. Les adolescents d'aujourd'hui, téléphone intégré à la main, ne peuvent plus mesurer ce sentiment de longue absence.

Je pensais sans arrêt à lui, je trouvais le temps long sur les routes scandinaves, puis dans notre maison de Rennes alors qu'il était à des centaines de kilomètres. Je bricolais, je faisais du vélo, j'aidais ma mère à

cuisiner, mon père, parfois, quand il m'emmenait une journée dans son entreprise. Je regardais la télé, avachi dans mon canapé. Pour la première fois depuis Estelle, j'eus à nouveau envie de l'école. Envie de la rentrée. Peu importaient les profs, l'emploi du temps et les enjeux d'orientation, je voulais seulement le retrouver.

Je craignais d'être amoureux de Dédé. *Homo, pédé, tarlouze*. J'imaginai déjà les railleries, le vacarme cruel des vautours sans cervelle qui nous tourneraient autour pour dépecer notre amour illicite.

Une semaine avant de le revoir, je me décidai à lui parler de mes doutes, de ma capacité à faire face. J'étais gonflé, plein de promesses, gros de félicité. Il revenait. Nous allions nous retrouver. Et tout nous dire. Car nous nous disions tout.

Nous nous étions pris dans les bras, et j'avais eu du mal à le lâcher. Enfermés dans sa chambre, nous nous racontions notre été. Il me parla de deux amoureuses. J'en eus le cœur serré, confus dans mes pensées.

— Et toi ? dit-il.

— Moi rien. Tu m'as manqué. D'ailleurs il faut que je te parle de quelque chose.

J'avais oublié toutes les phrases préparées, tous les mots choisis avec soin, toutes les émotions rangées et certaines, toutes les autres, floues comme l'horizon d'une route brûlante. Il me devança encore.

— T'as peur d'être amoureux de moi ?

— Toi aussi ?

— Moi ? Non ! Je suis sûr d'aimer les filles. Leurs petits seins qui pointent, leur langue timide, leur petite culotte mouillée. Tu devrais essayer.

Je ne disais rien. Je voyais bien qu'il me provoquait, qu'il voulait me faire réagir, partager ces plaisirs-là. Je n'en avais que faire. De plaisir, je connaissais celui de sa présence.

— Mais je t'aime aussi, ajouta-t-il enfin.

J'en fus chaviré. D'autant qu'il trouva la réponse à ma profonde question, celle de savoir si je l'aimais comme lui aimait les filles. Il y répondit en m'en posant une autre.

— Tu veux qu'on essaie ?

— Qu'on essaie quoi ?

— Ben de s'embrasser, de se caresser. Ainsi tu sauras !

Je sus sans essayer.

Nous rions encore aujourd'hui de cette confusion.

Ce jour où les doutes se dissipèrent, je ne réussis pas à lui dire que je l'aimais. Il ne m'en tint pas rigueur. Il savait, cela lui suffisait.

1986

J'étais en première à Mont-de-Marsan. Je vivais une sorte de sursis, heureuse de cette stabilité géographique qui semblait se maintenir. Tous mes frères s'étaient envolés du nid et ne rentraient que de manière sporadique. Ils étaient loin, ou occupés à leurs études.

Ma mère me couvait et je la sentais fébrile à l'idée que je quitte un jour le domicile pour prendre mon indépendance. Elle avait peur du vide. Avec un peu de chance, l'un de mes frères aînés aurait la bonne idée de lui offrir quelques petits-enfants à chouchouter. Le plus grand avait une compagne depuis trois ans, ils parlaient bébé. Maman s'en réjouissait pendant que mon frère me confiait dans l'intimité qu'il songeait en réalité à s'installer à l'étranger. J'épargnais à ma mère ce genre de déchirure programmée tant que rien n'était acté. Je poursuivais mes séjours en bord de mer comme des bouffées d'air frais auprès de ma grand-mère qui ne semblait pas prendre une ride. Ces escapades offraient désormais à maman de se confronter au vide de son cocon, et, je l'espérais, de s'y habituer doucement. Mon père sentait cette détresse qui la gagnait et dont nous ne pouvions pas, nous ses enfants, porter la responsabilité. S'il était dur et intransigeant dans ses activités militaires, il lui vouait une tendresse et un amour sans faille, à tel point qu'il décida de faire évoluer sa carrière afin d'être plus présent à ses côtés. Il savait que le terrain lui manquerait. Pour autant, son épouse comptait plus que tout et il ne voulait pas qu'elle souffre de voir ses enfants grandir.

Ainsi, alors que j'avais passé un premier trimestre dans un lycée peuplé de sympathiques élèves et de profs passionnants, que je commençais doucement à m'habituer à cette agréable stabilité, ils m'annoncèrent que nous quittions le Sud pour nous installer à Rennes où il aurait un poste sédentaire.

Passées la déception et la lassitude, je vis le seul intérêt de ce nouveau départ : plus proche de ma grand-mère, je pourrais me rendre seule chez elle en train certains week-ends.

La première semaine des vacances de Noël fut donc consacrée au déménagement, et la seconde à accueillir la fratrie tout entière, dans un minuscule appartement prévu pour trois puisque mes frères n'étaient plus répertoriés dans le foyer aux yeux de l'administration martiale. Ce fut le plus beau des Noël. Peut-être parce qu'il nous prouvait que nous nous tenions encore chaud.



2018

En y repensant, je remplissais nombre de caractéristiques des adolescents de mon âge. En particulier celle de rechigner à partir en vacances avec mes parents. La santé de ma mère me donna raison, nous obligeant à rester dans notre maison rennaise durant l'été avant mon entrée au lycée. Elle avait été opérée à la fin du mois de juin, on lui avait enlevé l'utérus, lourd de trois gros fibromes, et une convalescence s'imposait. Le chagrin qui me traversa à l'annonce du diagnostic me prouva que j'avais gardé en moi l'espoir d'être un jour un grand frère.

Je mis à profit ces deux mois d'été pour parfaire une nouvelle passion, née quelques mois plus tôt durant un cours d'EMT. Nous n'avions que deux heures par semaine, et je les attendais avec impatience. Si j'étais bon dans toutes les matières, cet enseignement manuel me faisait rêver. Nous sciions, collions, assemblions, pliions, branchions. J'aimais me servir de mes mains et de mon imagination pour fabriquer des objets que j'offrais ensuite à mes parents ou que je conservais dans ma chambre en les regardant avec une certaine fierté. Longtemps, ils ont gardé ce potentiomètre branché au lampadaire du salon, qui permettait d'atténuer la luminosité pour une ambiance plus feutrée. Cela m'avait passionné d'en fabriquer le circuit électrique, de souder entre eux les divers composants, d'assembler les résistances, une couleur différente en fonction de leur valeur, et de constater que le tout fonctionnait. Longtemps aussi, ma mère avait conservé une boîte en bois pour ses épices, découpée à la scie à chantourner puis vernie en deux couches.

Au début du mois de janvier de l'année de troisième, M. Leroy nous avait présenté le projet suivant. Un petit manège en Meccano qui tournerait seul si d'aventure nous suivions ses explications. Il ne tourna pas pour tous les élèves. Mais le mien, le mien fut le plus beau, le plus grand, et après

quelques semaines sur ce projet, il tournait parfaitement quand j'enclenchais l'interrupteur. « Ton automate est très réussi ! Bravo ! »

Quelques semaines plus tard, je recevais un train électrique pour mes quinze ans. Mon père s'appliqua, durant cet été de convalescence maternelle, à m'aider à l'installer au grenier, aussi fasciné que moi de voir les barrières des passages à niveau se baisser à l'approche de la locomotive et les lumières clignoter avec précision selon l'avancement sur le parcours.

Sans le savoir, mon professeur et mon père semèrent à eux deux, durant cette année-là, une petite graine qui allait pousser dans mon avenir.

Elle commença à germer quelques semaines avant la rentrée quand j'entrepris de transformer ma chambre en semi-atelier. Ma mère osait à peine y entrer et lorsqu'elle s'y risquait, elle ne pouvait s'empêcher de lever des yeux dépités vers le ciel. Elle choisit cette époque pour me confier la charge du ménage de cet espace et j'y vis un lien évident de causalité. J'avais réorganisé la pièce de sorte qu'un des coins soit consacré à mon bricolage. L'exiguïté du lieu m'obligeait à trouver une place pour chaque outil, chaque matériel. Le fameux manège trônait sur une étagère et j'entrepris de reproduire son mécanisme pour fabriquer d'autres objets animés. M. Leroy déplorait le fait que je n'opte pas pour une filière professionnelle technique car, disait-il, ce n'était pas seulement une voie de garage et elle avait bien besoin d'élèves comme moi. Je savais à quel point mes parents avaient à cœur que je poursuive des études et je ne voulais pas les décevoir. Un fils unique n'a pas de plan B sur lequel se reposer. Il doit nourrir les ambitions parentales. Ainsi, j'entrais dans la cour des grands, sans perdre le chemin de la salle de technologie, comme me le proposa mon professeur.

Ce jour de rentrée fut mémorable. La tension à son comble, la peur chevillée aux entrailles. Après quatre années de classe partagées avec mon meilleur ami, rien ne garantissait que nous tombions dans la même seconde. Un brassage s'opérait, apportant son lot de nouveaux élèves venus des collèges alentour.

Nous nous tenions côte à côte. Les deux premières classes avaient été convoquées et s'étaient déjà engouffrées dans la gueule ouverte du bâtiment B. Le professeur principal égrainait les noms de la troisième seconde quand Dédé fut appelé. Son nom commençait par D, le mien par F. Nous serions

vite fixés. Il m'avait donné un coup de coude en rejoignant le rang, l'air de dire : « On y croit ! » Puis j'entendis mon nom quelques instants plus tard.

Le destin était de notre côté. Et l'avenir ne le ferait pas mentir.

Nous étions trente-deux. Des têtes connues, croisées les années précédentes aux interclasses ou en cours de langues, et de nouveaux visages, qu'on scrutait pour tenter de savoir qui se cachait derrière. La liste de nos professeurs nous avait plus ou moins réjouis. Certains étaient précédés d'une réputation sulfureuse selon laquelle il faudrait nous tenir à carreau, ce qui avait pour effet d'exciter Dédé comme un tigre en cage qu'on défie du regard. Il haïssait l'abus de pouvoir. Je savais qu'il faudrait que je tempère. Même s'il était doté d'une grande sagesse, la patience lui faisait parfois défaut devant le manque criant de respect dont lui ou d'autres pouvaient être victimes. Pour autant, il menait le combat avec intelligence et discernement, ce qui promettait quelques scènes savoureuses. À chaque cours, nous nous installions dans les derniers rangs. Il aimait avoir une vue globale sur la classe et tenait à sa tranquillité. Peu lui importait d'être classé parmi les éventuels cancre et agitateurs du dernier rang. En regard des maigres efforts qu'il fournissait, son bulletin avait de quoi rendre jaloux les plus appliqués d'entre nous. D'une grande intelligence émotionnelle et intellectuelle, il déroutait la plupart des profs en faisant mentir leurs prévisions fondées sur de simples apparences. Et il s'en délectait.

Pour ma part, j'avais la chance d'être dans une moyenne convenable en ce qui concernait l'équilibre efforts/résultats. De quoi passer une bonne partie de mon temps libre avec lui.

Ce premier jour de lycée, alors que nous rentrions à pied, il me parla d'elle. Une sorte de voile dans la voix issu d'une émotion qu'il ne voulait pas dompter. « Tu as vu cette fille aux cheveux noirs ? Cette façon qu'elle avait de les dégager après avoir enfilé son sac sur l'épaule ? » Je ne le reconnaissais pas. Pour la première fois, je découvris de lui un aspect ignoré. Une face nord toute en fragilité : il était vulnérable.

Mon ami était tombé amoureux d'elle comme on glisse sur le verglas. On marche avec fierté et l'instant d'après, on se trouve au sol sans avoir compris comment. Cette nouvelle élève venue d'un autre collège, petite et fine, aux cheveux ébène et longs jusqu'au bassin, au visage criblé de grains de beauté sombres et dont les yeux foncés l'avaient envoûté au premier regard dégageait une ardente beauté. Il était à terre, heureux d'être tombé.

J'eus soudain peur de le perdre. Pour égoïste que fût cette crainte, elle accompagnait celle qu'il se perde lui aussi. Qui était-elle ? Comment s'ouvrirait-elle à lui ?

Il se posait déjà toutes ces questions et n'avait pas noté la moitié des informations distillées par les professeurs. Il m'appela le soir même pour me les soutirer. Puis il se mit à me parler d'elle. « Je crois que je suis amoureux, et je crois que c'est sérieux. » J'étais assis dans le fauteuil Voltaire à côté de la console où se trouvait le téléphone, au milieu du salon, mes parents à quelques mètres, dans le canapé, mon père avec un journal entre les mains, ma mère plongée dans un livre, et j'essayais de répondre à Dédé sans que l'on puisse se douter du contenu de notre conversation.

— C'est peut-être un peu tôt pour le dire ?

— Je n'arrive pas à la sortir de ma tête.

— Fais plutôt des maths ?

— Putain, lapin, je te parle d'amour et tu me parles de maths !

Dédé avait adopté très tôt ce sobriquet de « lapin », qui nous attirait des sourires moqueurs et quelques regards interloqués. Il s'en fichait. Au contraire, il ne manquait pas de prononcer ce mot haut et fort quand nous étions en présence de ceux que cela importunait. Depuis qu'il m'avait proposé de l'embrasser et que j'avais constaté que je n'en avais aucune envie, notre relation était devenue d'une intimité encore plus profonde que l'amour. Rien ne pouvait nous atteindre. J'aimais qu'il m'appelle ainsi, comme une preuve rassurante et répétée de cette intimité. Doutant beaucoup de moi, j'avais besoin de signes pour y croire.

— Cochon, je peux pas faire mieux.

Il m'appelait plus souvent lapin que je ne l'appelais cochon. Il savait que je réservais ce surnom aux situations extrêmes, soit de grande tendresse, soit d'affaire sérieuse.

— Tes parents sont dans le coin ?

— Oui.

L'indéniable avantage d'avoir un ami intelligent. Il repoussa la conversation au lendemain et je lui souhaitai de beaux rêves avec une voix assez mielleuse pour ne laisser aucun doute quant au contenu sous-entendu.

Au moment de reposer le combiné sur sa base après avoir désemberlificoté le fil enroulé sur lui-même, j'aperçus le regard amusé de mon père. Son sourire me fit comprendre qu'il avait lui-même compris. Il avait été adolescent, lui aussi. « Ton cochon est déjà amoureux ? »

Que répondre ? Je préférais fuir dans ma chambre avant qu'il ne s'empare de l'occasion pour me parler de mes amours à moi et de ce désert que je me complaisais à traverser.

Les semaines suivantes, je pus assister à une danse nuptiale haute en couleur de la part de Dédé. Il ne m'avait jamais été offert d'être le témoin de tant de détermination pour conquérir une fille. Elle feignait l'indifférence. Et cela ne faisait qu'accroître son désir. Lui qui n'avait eu jusque-là qu'à choisir parmi un parterre de prétendantes qui s'ouvraient comme des fleurs devant leur soleil, il se heurtait à un mur de résistance. Pour la première fois dans notre amitié, je faisais preuve de plus d'objectivité que lui, car s'il désespérait, je voyais pour ma part que la cause était acquise. Peut-être refusait-elle de passer pour une fille facile. À moins qu'elle n'aime ce temps où tout se joue et qu'elle veuille en faire durer le plaisir. Ce qui motivait Dédé en temps normal – du moins le croyais-je. Certains soirs, j'avais de la peine pour lui tant je sentais le désespoir dans ses propos. « Je ne peux pas passer à côté d'elle, tu comprends ? C'est comme si je savais que c'était elle. Comme si je l'avais toujours attendue. » Je lui opposais notre âge, plaidais l'erreur, la précipitation, à quoi il répondait qu'il n'y a pas d'âge pour être sûr.

Je pris donc, au début du mois d'octobre, la plus ambitieuse initiative de ma courte existence, la plus violente aussi, en regard de mon tempérament timide, une entreprise qui sonna en moi comme un sacrifice pour servir les intérêts de mon meilleur ami : je demandai à mes parents si je pouvais organiser une boum dans la cave de la maison avant les vacances de la Toussaint. J'avais prié pour qu'ils refusent, ce qui m'aurait ôté une belle épine du pied tout en satisfaisant ma conscience solidaire. J'aurais au moins essayé et je pourrais lui servir l'argument. « Eh bien oui ! Quelle bonne idée ! » s'exclama mon père. « Je te ferai des cakes et des biscuits », renchérit ma mère. Je fus tenté de les détester pour leur enthousiasme, sans pour autant y parvenir. Dès l'annonce, Dédé me demanda si j'inviterais la femme de sa vie. Je ne sus jamais s'il plaisantait ou s'il avait vraiment perdu toute faculté de réflexion quand il était question d'elle. L'idée me traversa de n'inviter qu'eux deux en prétextant que tous les autres avaient fait faux bond, et de laisser ma cave aux amoureux pour la soirée, mais c'eût été louche et nous aurions eu des tonnes de pâtisseries maternelles sur les bras.

Le processus était engagé et je ne pouvais plus faire marche arrière. Si le plan fonctionnait, j'avais prévenu Dédé qu'il me serait redevable pour le restant de ses jours. Il n'avait même pas protesté.

Ma mère investit la cuisine trois jours avant la fête, en commençant par les biscuits secs et en achevant le chantier culinaire par des cakes salés et sucrés que nous avons eu le devoir de goûter pour valider ses talents. Les boissons étaient dans le frigo du sous-sol, la sono installée, quelques spots empruntés à des copains du lycée pointés vers la piste improvisée, le vieux canapé et quelques fauteuils de fortune autour. Nous serions une trentaine.

Et elle avait dit oui.

Dédé ne respirait plus qu'à moitié.

Mon père m'avait autorisé quelques bouteilles d'alcool sans en parler à ma mère.

Dédé arriva en fin d'après-midi pour m'aider dans les derniers préparatifs. Il était nerveux, ne tenait pas en place, me demanda quinze fois si sa mèche était bien mise, et la replaçait malgré tout devant le petit miroir des toilettes. Il sentait bon. Il s'était rasé. Pour la première fois, je crois. Moi, je repoussais ce moment en observant avec dépit s'allonger ma moustache et mes trois poils au menton. Comme nous tournions en rond et qu'il restait une heure avant que les premiers n'arrivent, nous nous enfermâmes dans la salle de bains et, d'autorité, il me rasa le tout. Il ne s'agissait pas de me couper, et Dédé avait son visage tout près du mien, appliqué et concentré sur l'ouvrage. Je sentais la chaleur de son haleine sur mes yeux. Ce moment d'intimité s'ajouterait aux autres comme des pierres qu'on empile pour faire de l'amitié une forteresse solide.

— Elle est pour toi cette boum ! Ne loupe pas l'occasion.

— J'ai peur, dit-il pour seule réponse.

Ainsi s'installa la soirée. J'accueillais les nouveaux arrivants à la porte du garage et je leur indiquais la table qui croulait sous les victuailles. D'autres bouteilles d'alcool s'étaient introduites avec les invités et j'espérais qu'aucun débordement ne vienne entacher la soirée. Deux copains assuraient la sono et Dédé vérifiait que tous avaient à boire et à manger. Jusqu'au moment où elle arriva. Il n'eut d'yeux que pour elle. Il la mangeait quand elle dansait sur la piste, la couvait quand elle buvait dans son verre, paniquait quand elle s'absentait pour aller aux toilettes, savourait de la voir revenir se déhancher en riant avec ses copines.

Au premier slow, il se précipita vers elle. Ils souriaient, se parlaient dans l'oreille, riaient aux éclats. Au deuxième, ils ne s'étaient pas lâchés et se collaient l'un à l'autre comme s'il en allait de leur vie que d'être séparés. Au troisième, ils s'embrassèrent et je fus soulagé. Le sacrifice ne serait pas vain. Je pouvais fêter l'aboutissement de l'objet de cette soirée. Je bus cul sec un whisky-Coca un peu trop dosé, ce qui me valut de finir ma soirée dans un état de flottement fort agréable. Dédé ne lâcha sa conquête que pour me jeter une fille dans les bras. Elle ne me fit ni chaud ni froid, malgré l'enivrement.

Mon ami recouvra un semblant de solidité au bout de quelques semaines. Passée la phase de roucoulement, je le retrouvais enfin, presque comme avant. Son amoureuse accepta notre intense amitié sans aucune jalousie et nous partagions nos temps libres avec un équilibre qui nous convenait. Je la trouvais intelligente et drôle. Plus je la découvrais, plus je comprenais les raisons de la joyeuse chute de Dédé. Elle devait être la fille idéale qu'il trimballait dans ses pensées depuis qu'il était en âge d'aimer. Serait-elle venue créer en lui un besoin dont il n'avait pas encore conscience ?

Avais-je moi-même des manques inconnus qu'une fille pourrait combler ?

Toutes celles que je côtoyais me paraissaient pourtant ternes et tristes, farcies de sottises préoccupations et inintéressantes au bout de trois phrases. J'avais le sentiment de venir d'une autre planète et d'avoir été catapulté sur celle-ci sans le mode d'emploi de son troupeau d'habitants. Je me heurtais à de superficiels conflits là où j'avais besoin de profondeur paisible. Je m'insurgeais contre des injustices qui ne semblaient gêner personne. Nous n'étions qu'une poignée d'idéalistes, prêts à en découdre avec un monde trop brut, et les quelques filles qui en faisaient partie m'effrayaient par leur violence affichée et leur manque de tendresse.

Denis et Diane laissaient dans leur sillage l'image d'un vieux couple installé et durable. De celui qui a dépassé la phase fusionnelle étouffante et qui se plaît à se nourrir de l'autre sans le submerger de besoins idiots, comme si leur histoire se déroulait en accéléré. Je m'inquiétais parfois qu'à force de brûler les étapes, leur relation s'achève aussi vite qu'elle avait commencé. Aujourd'hui encore, je suis subjugué par leur couple solide et vivace comme un végétal qui se renouvelle sans cesse et grandit à force de printemps.

« Quel soulagement », m'avoua-t-il en constatant que je m'entendais bien avec elle. Il aurait vécu l'inverse comme un terrible déchirement.

Je ne me doutais pas qu'à la rentrée suivante, en franchissant le portail du lycée, ma vie allait basculer.



1986

Pour la première fois, je changeais de classe en cours d'année.

Pour me consoler, maman m'avait promis une après-midi entière à découvrir les rues commerçantes de Rennes. J'y visitai une librairie incroyable dans laquelle je savais qu'une grande partie de mon argent de poche allait passer. Je profitai aussi de ces vacances pour arpenter la ville à pied, en bus, avec mes frères, parfois seule. Je l'ai vite aimée. L'architecture, l'ambiance, les parcs.

Et puis, juste avant la rentrée de janvier, nous avons pu rendre visite à Mamé et Papé en bord de mer. Nous habitions désormais si près du Val-André. Il faisait froid, le ciel était gris. Et pourtant, cette année 1985 qui débutait semblait m'appeler, comme la pleine lune guide les papillons de nuit. J'avais marché sur la promenade avec ma grand-mère, nous avons parlé de cet endroit, j'avais pu lui dire à quel point je rêvais de reprendre un jour sa boutique.

Juste avant de repartir, elle m'offrit une robe. Une merveille de coton et de dentelle anglaise, joliment arrangée de fronces, de rubans, de boutons, de frous-frous. Je sus que ce voile de tissu me porterait chance. Et Mamé avait ajouté, avant que je ne monte dans la voiture : « Accroche-toi à tes rêves. Si cette boutique fait partie de ton destin, elle sera un jour à toi. Fais confiance à la vie. »

Le jour de la rentrée, dans cet immense lycée inconnu, je portais cette fameuse robe, une veste de mon père qui me rendait solide pour aller au combat et mes Kickers usées, afin de mieux savoir où je mettais les pieds. Ma mère m'accompagna dans le bureau de la CPE pour régler les derniers détails administratifs. En me regardant partir pour rejoindre ma classe, elle me fit un petit clin d'œil ému, comme si elle déchirait à nouveau un

morceau de son cœur à l'idée que je franchisse une marche de plus vers mon indépendance.

Le professeur me salua avant de désigner une place libre où je pourrais m'installer. Tous les élèves étaient déjà en binôme et cela m'arrangeait. Je préférais entrer dans l'arène à mon rythme. Je n'avais encore regardé personne dans les yeux, car je savais tous les regards portés sur la petite nouvelle qui arrive en cours d'année et qu'on détaille sous toutes les coutures. Je me tenais droite pour porter sur les épaules toute cette curiosité palpable, je regardais où je marchais pour ne pas trébucher dans un sac, et je fus soulagée quand le professeur capta l'attention des élèves en commençant son cours.

En enlevant mon écharpe et en me tournant pour la fourrer dans ma capuche, mon regard croisa le tien au fond de la classe, dans la troisième rangée.

Il y avait en toi la même petite lumière que mon garçon aux yeux verts.

La suite, tu la connais.

Et tout va s'arrêter.

Je t'aimerai toujours.

Journal du 3 janvier 1985  
Recopié en 2018

Nous sommes en première. Les vacances de Noël viennent de s'achever et la rentrée commence avec un cours de maths. Je suis à côté de Denis, dans la troisième rangée, celle le long des fenêtres, à l'avant-dernier rang. Nous sortons nos affaires de notre sac US. Les derniers élèves entrent en se précipitant avant que le prof ne referme la porte. Je le vois se raviser et l'ouvrir un peu plus grand pour accueillir la CPE. Elle vient nous présenter la nouvelle élève qui intègre notre classe. M. Castano lui enjoint de s'asseoir au cinquième rang de la première rangée contre le mur. Elle porte une robe rouge avec des petites fleurs noires et de la dentelle, sur des collants en laine, et des Kickers aux pieds. Sa fantaisie vestimentaire attire mon regard et mon intérêt. J'aime l'idée qu'elle ne cherche pas à se fondre dans la masse. Son originalité est si lumineuse en regard des autres filles si ternes. Elle a posé sa veste militaire kaki doublée de fausse fourrure sur le dossier de sa chaise et s'est assise pour déballer ses affaires. Quelques instants plus tard, elle enlève son écharpe et se retourne pour venir la déposer dans la capuche de sa parka.

C'est là que tu me regardes. Je ne t'avais pas quittée des yeux depuis que tu avais franchi la porte. Je te fais un sourire discret. Le tien est magnifique. Les deux fossettes qui l'accompagnent me clouent sur place.

Le violent coup de coude de Dédé dans mes côtes me ramène à la réalité des équations du deuxième degré inscrites au tableau.

« Reviens sur terre, Ed. Tu badineras à la pause. Si Castano te voit la regarder, il ne te loupera pas pour t'humilier devant tout le monde. »

Il a compris.

— Édouard Fourcade, la nouvelle vous intéresse plus que mes équations ?

Quelques élèves ricanent.

Je me sens humilié.

Humilié mais amoureux.

Il peut se les garder ses équations, j'en ai une autre à résoudre dont l'inconnue s'appelle Élise.

C'est l'instant où j'ai recommencé à compter les couleurs.

Tu avais dix-sept ans quand tu m'as écrit ce qu'avait été ta vie avant moi. Juste avant que celle-ci nous sépare.

J'en ai cinquante, nous venons de nous retrouver. J'ai besoin de te raconter ce qu'était la mienne avant de te connaître.

Et le recul me fait dire que nous ne nous sommes jamais perdus, puisque nous nous sommes toujours aimés.

Que s'est-il passé entre les dix-sept ans d'Élise et les cinquante ans d'Édouard ?

Pour le découvrir, plongez-vous dans le roman *Se le dire enfin* (Flammarion).

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.se](http://z-library.se)

[singlelogin.re](http://singlelogin.re)

[go-to-zlibrary.se](http://go-to-zlibrary.se)

[single-login.ru](http://single-login.ru)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>